

cilio-spinal, et l'on pense que c'est à ce nerf qu'il faut rapporter le *consensus* général de tous les organes les uns avec les autres, et surtout avec le cœur et le système capillaire.

Ces expériences n'expliquent pas toutes les sympathies, mais elles font comprendre leur mécanisme et il est impossible de n'en pas tenir compte. Elles montrent que le nerf grand sympathique, irrité sur un point, produit soit des paralysies vaso-motrices locales intérieures, accompagnées de congestions plus ou moins durables qui troublent les fonctions d'un organe, soit des spasmes capillaires partiels qui amènent l'anémie ou l'ischémie d'un tissu et engendrent des troubles fonctionnels plus ou moins sérieux. C'est là le point de départ d'une foule de *névroses congestives* et *ischémiques* ainsi que de plusieurs maladies organiques consécutives à ces perturbations vasculaires.

Voilà l'explication d'un grand nombre de phénomènes sympathiques. Maintenant je reviens aux sympathies.

Pour Barthez, il y a sympathie entre deux organes lorsqu'une affection de l'un occasionne sensiblement et fréquemment une affection correspondante de l'autre, sans que cette succession puisse être rapportée au hasard, au mécanisme des organes, ni à leur concours d'action dans une forme générique de fonction ou d'affection du corps vivant (1).

Il y a deux espèces de *sympathies* : les sympathies physiologiques et les sympathies pathologiques ; ces dernières doivent seules m'occuper.

Les maladies sympathiques ne sont pas constantes, et il faut une modification toute particulière des organes primitivement affectés pour favoriser leur développement. Leur intensité est tantôt égale, tantôt supérieure et tantôt inférieure à celle de la maladie concomitante. Elles sont ordinairement passagères, mais elles peuvent survivre à leur cause, comme on le voit pour certains troubles de l'intelligence et de la sensibilité. Elles sont d'autant plus nombreuses que l'excitabilité qui en est la source est plus facilement mise en jeu. Aussi l'enfance est-elle l'âge de la manifestation des sympathies ; alors la moindre souffrance, les différentes maladies aiguës, ont des phénomènes sympathiques qui ont ordinairement le cerveau pour siège, et leur début est souvent signalé par du coma et des convulsions très-redoutables. Les sympathies sont très-nombreuses chez les femmes, elles sont au contraire très-rares chez les vieillards, et elles varient avec les tempéraments, la constitution et l'idiosyncrasie des individus.

La sympathie de deux organes n'est pas toujours réciproque. Ainsi l'action sympathique du cerveau sur l'estomac ne se reproduit pas sous la même forme de l'estomac au cerveau.

Comme l'a dit Barthez, les effets sympathiques ne sont pas perpétuels, ce qui devrait être si les causes de la sympathie étaient mécaniques. C'est là, soit dit en passant, une des raisons qui doivent faire considérer chaque sympathie comme un phénomène vital par excellence, dû à un excès de la sensibilité inconsciente des organes ayant pour siège le grand sympathique.

Le nombre des phénomènes et des maladies sympathiques a considérablement

(1) Barthez, *Éléments de la science de l'homme*, t. II, p. 2.

diminué depuis que, par suite des progrès de la science, on a pu attribuer à leur véritable cause des accidents jusqu'alors expliqués par la sympathie. On ne croit plus, avec Bichat, que l'œdème des membres, dans les lésions organiques du cœur, soit un phénomène sympathique, et l'on explique sa production par l'altération de la composition du sang ou par l'obstacle que la lésion apporte au libre retour de ce liquide dans le cœur. On sait aujourd'hui que les accidents des plaies de tête sont moins la conséquence d'un effet sympathique que d'une phlébite des veines du crâne, qui donne lieu à l'infection purulente et aux abcès métastatiques du foie, des poumons et des autres organes, etc.

Malgré ces réductions, si nombreuses qu'elles soient, les phénomènes de sympathie entre certains tissus et certains organes sont des choses vulgaires. — Le travail mensuel de l'ovulation chez la femme amène sympathiquement l'érection de la trompe, dont le pavillon se redresse et vient s'appliquer sur les vésicules de de Graaf pour y prendre l'ovule et l'amener dans l'utérus. — Il n'est pas de maladie grave qui n'influence sympathiquement les mouvements du cœur et des vaisseaux ; — la fièvre est la première et la plus évidente de toutes les sympathies. — Précieuse entre toutes, elle révèle certains désordres cachés de l'organisme et appelle sur eux les secours de l'art, que sans elle rien ne pourrait solliciter. A ce titre, la fièvre est toujours essentielle ; engendrée par une lésion des solides ou des liquides, par le mouvement, la crainte ou le plaisir, par la chaleur, par le travail intellectuel, elle n'est qu'un phénomène vital, sympathique, lié à toutes les modifications fonctionnelles de l'organisme. Le cœur est le manomètre de la vie, et les propriétés de son tissu ne sauraient être la cause principale du trouble de ses fonctions. — Que le cœur accélère ses mouvements dans la fièvre, qu'il augmente leur violence dans les palpitations nerveuses, qu'il affaiblisse ses contractions dans la syncope de l'épouvante et des influences morales, il y a là autre chose que des propriétés contractiles ; et on doit l'envisager comme un phénomène vital, une sympathie entre les organes de la passion et de l'intelligence, entre les tissus malades et l'organe régulateur de la circulation sanguine.

Les voies digestives sont le siège de nombreuses sympathies. L'inappétence des maladies aiguës ; les vomissements dans les maladies du cerveau ; dans la grossesse ; dans quelques maladies utérines ; dans les maladies des reins (néphrite calculeuse) ; dans quelques maladies éruptives, et principalement dans la variole ; le hoquet dans les maladies prochainement mortelles ; l'action de la blennorrhagie sur la pyélite, des calculs vésicaux sur le prurit de la verge, la rougeur des pommettes dans la pneumonie et dans le travail de la dentition ; la diarrhée dans la dentition difficile, etc., sont autant de phénomènes sympathiques.

Dans l'appareil respiratoire, la bronchite est souvent la conséquence du travail de la dentition.

La toux est aussi très-souvent un phénomène sympathique et elle est quelquefois en rapport avec la gastralgie, avec la chlorose, le nervosisme, l'hystérie, les affections vermineuses, etc. Les anciens auteurs admettaient une toux gastrique ; chacun aujourd'hui connaît la toux nerveuse. J'en ai vu plusieurs exemples bien curieux, et entre autres celui d'une jeune fille au moment de sa seconde

dentition, qui toussa pendant plus de six mois, et que l'on croyait menacée de phthisie. Elle guérit en deux jours par l'application endermique de la morphine. La toux revint trois mois après, guérit sous l'influence des mêmes moyens, et disparut lorsque la dentition fut complète. Andral (1) a cité un fait semblable, quoique la cause en fût différente. Il était relatif à une jeune fille qui avait aussi une toux sèche existant depuis longtemps avec un tænia. Une fois l'entozoaire expulsé, la toux disparut.

Toutes les glandes sécrétoires sont le siège continuel de phénomènes sympathiques. Il en est une principalement qui exerce l'influence la plus extraordinaire sur le testicule et sur la mamelle : je veux parler de la parotide. La maladie dont elle est le siège, *sporadique* mais ordinairement *épidémique* et qui est connue sous le nom d'*oreillons*, donne souvent lieu à l'orchite chez les garçons, et à la mammite chez les filles, phénomènes singuliers dont l'existence m'a été démontrée par plusieurs observations. Il n'y a pas d'épidémies d'oreillons dans laquelle on ne voie survenir chez quelques malades ce gonflement sympathique du testicule que l'on considère quelquefois comme une métastase. C'est presque toujours de la parotide au testicule que se succèdent les accidents, mais le contraire arrive quelquefois ; Desbarreaux-Bernard, Rocques, Aug. Bérard, l'ont observé et ont signalé dans une épidémie d'orchite catarrhale distincte de l'orchite blennorrhagique, un cas d'oreillon consécutif à l'orchite, et un peu plus tard, Billoir en a signalé un autre plus exceptionnel et développé dans le cours d'une orchite blennorrhagique (2).

Chez une nouvelle accouchée, la lactation fait contracter l'utérus, donne des coliques et augmente l'abondance des lochies ; on l'a même vue produire l'avortement chez les nourrices enceintes, et c'est ce fait qui a donné à Scanzoni (de Wurtzbourg) l'idée de recourir à l'excitation des glandes mammaires pour déterminer dans l'occasion un accouchement prématuré artificiel (3).

La sécrétion des larmes, de la salive, du suc gastrique, de l'urine, de la bile, du sperme, de la sueur, du lait, est incessamment provoquée, suspendue et mo-

(1) Andral, *Cours de pathologie*, 1847.

(2) Billoir, *Gaz. hebdomadaire*, 1859, p. 617.

(3) La femme qui servit à l'expérience était à sa seconde grossesse et âgée de vingt-quatre ans. Dans le premier accouchement, il avait été nécessaire de recourir à la perforation du crâne et à la céphalotomie. Pour le second, Scanzoni prépara deux appareils de succion composés d'une poche ou vessie de gomme élastique munie d'un tube de verre. L'air fut expulsé de la vessie, et l'appareil ainsi appliqué fonctionnait comme une ventouse.

A la trente-deuxième semaine de la grossesse, l'appareil fut appliqué deux heures matin et soir le premier jour ; les jours suivants, cette application eut lieu trois fois dans les vingt-quatre heures. Dès la troisième application, il se manifesta un raccourcissement de la portion vaginale de l'utérus et une légère dilatation de son orifice sans que la femme éprouvât aucune douleur. Les douleurs ne se firent sentir que le troisième jour après la sixième application, et augmentèrent notablement pendant la nuit. Dès lors le col de l'utérus s'effaça complètement, et la poche des eaux commença à faire saillie ; après leur rupture, on procéda à l'extraction du fœtus, qui pesait quatre livres et demie. La malade se rétablit en peu de temps ; mais l'enfant, quoique né vivant, mourut au bout de trois jours.

difiée par les impressions morales morbifiques ou par certaines maladies éloignées. Ex : le ptyalisme de la grossesse et du nervosisme. Ce sont là des faits tellement connus, qu'il suffit de les signaler pour les remettre en lumière.

Certaines muqueuses ont entre elles ou avec la peau et les séreuses articulaires des sympathies évidentes que l'état pathologique fait ressortir. — La phlegmasie de la muqueuse de l'urèthre, dans la blennorrhagie, dispose, comme on sait, à la pyélite, à l'arthrite blennorrhagique et à l'ophtalmie purulente. — Un simple cathétérisme pratiqué sans aucune déchirure peut donner lieu à des abcès intra-musculaires ou à des arthrites purulentes suivies de mort. Le plus souvent, il n'y a que syncope alors même que l'opération a été faite sans violence ni douleur, ou bien il se produit un accès de fièvre intermittente, quelquefois pernicieux et mortel, sans que l'autopsie permette de découvrir aucune altération organique. Velpeau a rapporté plusieurs exemples de ce genre (1), on en doit un à Perdrigeon (2) et il y en a plusieurs autres dans la thèse de Hornbostel (3) sur les accidents consécutifs au cathétérisme du canal de l'urèthre.

L'ulcération du duodénum se montre souvent après de larges brûlures et dans certains érysipèles (4), et cela peut devenir très-grave.

C'est dans le système nerveux que l'on observe les phénomènes sympathiques les plus étranges et les plus variés. Presque toutes les altérations des tissus exercent une action sympathique sur le cerveau, mais la réciproque n'est pas exacte ; et, s'il est vrai que les centres nerveux régissent tout le corps, leurs maladies n'ont pas sur les organes, à l'exception de l'estomac et de l'intestin, une influence bien marquée.

La céphalalgie, les vertiges, les spasmes, les convulsions, la paralysie, le nervosisme (5), sont des phénomènes sympathiques très-communs et que l'on observe journellement dans les maladies de l'estomac, dans la chlorose, dans les fièvres, dans le travail de la dentition, dans les entérites vermineuses, principalement avec le tænia, dans les cas de larves des sinus frontaux, et dans une foule d'autres affections qu'il serait trop long d'énumérer ici. — Les convulsions sont souvent le phénomène initial de la pneumonie aiguë, des angines, des fièvres éruptives chez les enfants, et le délire ou la folie se présentent dans les mêmes conditions chez l'adulte. — Le rire sardonique est un effet sympathique de l'inflammation du diaphragme. — Le délire est la conséquence de toutes les maladies graves ; il y a des accidents cérébraux provoqués par la phlegmasie aiguë du diaphragme (paraphrénésie) ; — l'hypochondrie succède à toutes les maladies chroniques.

Toutefois, il y a des organes qui, les uns plus que les autres, exercent une action sympathique sur l'appareil sensitif. — Les calculs vésicaux occasionnent souvent le prurit du méat urinaire ; — la pneumonie aiguë détermine la rougeur

(1) Velpeau, *Clinique de juin* 1840.

(2) Perdrigeon, thèse, 1853, n° 93.

(3) Hornbostel, thèse, 1859, p. 14.

(4) Mayor, *Union médicale*, 1866.

(5) E. Bouchut, *De l'état nerveux aigu et chronique ou nervosisme*. Paris, 1860, 1 vol. in-8.

de la pommette, mais ce sont l'estomac, l'intestin et ses annexes qui occupent le premier rang à cet égard. Ils produisent tout spécialement l'hypochondrie. Les maladies de poitrine n'ont presque jamais cette influence, elles laissent à ceux qu'elles dévorent une lueur d'espérance qui ne s'éteint presque jamais.

L'utérus, aux époques menstruelles, exerce une action sympathique très-marquée sur le cerveau, et, chez quelques femmes, le moment des règles est signalé par des éruptions d'une ou deux espèces d'acné sur le visage ou sur le cou, par une foule de caprices ou de goûts bizarres avec modification plus ou moins notable du caractère. — Andral (1) a même rapporté un exemple de manie périodique survenant chaque mois pendant quelques jours chez une jeune femme qui a parfaitement guérie. — Tout le monde connaît les caprices, les changements d'humeur des femmes enceintes, et même la manie puerpérale temporaire consécutive à l'accouchement, qui sont à juste titre considérés comme autant de phénomènes sympathiques.

Les organes des sens, principalement ceux de la vision, sont le siège de sympathies très-marquées. On a beaucoup ri avec Molière de ceux qui croyaient à l'influence sympathique d'un œil sur l'autre, mais il paraît que dans certains cas, la maladie d'un œil entraîne l'affaiblissement de la vision dans l'œil opposé, et qu'il se produit des hyperémies de la papille avec flexuosité phlébo-rétiniennes, des dilatations veineuses, — des corps flottants du corps vitré, — des dépôts plastiques de la papille ou de la rétine, des atrophies papillaires, etc., chez quelques malades, il a suffi d'enlever l'œil malade pour rendre à l'autre œil ses facultés visuelles (Prichard, de Bristol, 1851) (2), et l'on a même vu une opération de cataracte manquée d'un côté amener quelquefois la résorption du cristallin opaque de l'autre œil et le retour de la vision (Garin-Gallois) (3).

En résumé, les sympathies morbides sont très-nombreuses, et se révèlent par des spasmes, des convulsions ou des paralysies sensorielles et motrices, — par des névroses congestives ou ischémiques; — par des congestions extérieures ou internes de différents organes entraînant des lésions de nutrition consécutives, — par des vices de sécrétion glandulaire, etc. — Ce sont des actes réflexes dus à l'action locale, congestive ou ischémique, que produit le nerf grand sympathique.

§ 19. — Hérité.

« En remontant avec attention le cours des générations, on retrouve presque toujours, dans la première goutte du sang, la source la dernière. »

(LAMARTINE.)

L'hérité est une succession transmise par les parents à leur descendance.

Il y a une *hérité sociale* imitée de l'hérité naturelle ou vitale et sur laquelle reposent les institutions monarchiques héréditaires, l'institution de la famille et de la propriété que le *communisme* et le *socialisme* rejettent également et une *hérité naturelle*, physiologique et morbide, les seules dont je doive m'occuper.

(1) Andral, *Cours de pathologie*, 1847.

(2) Prichard (de Bristol), *Union médicale*, 1857, p. 576.

(3) Garin-Gallois, *Annales de la Société méd. de Saint-Étienne et de la Loire*, 1862.

Ce que l'on désigne sous le nom d'*hérité* en physiologie et en pathologie n'est pas autre chose que la transmission des qualités physiques et morales des parents à leur descendance à la suite de l'impression communiquée au germe par le père et la mère dans l'acte de la génération. — C'est une *impression générative* ou *séminal* (1). — De sa double origine, paternelle et maternelle, dépend en partie pour l'avenir le degré de force et de santé du nouvel être. Dans son œuf, avant d'arriver au jour et par le seul fait de l'impression générative qui lui imprime la vie, l'homme est prédestiné à une organisation spéciale, à des formes extérieures et intérieures déterminées par la résultante des forces paternelles et maternelles un instant réunies. En recevant la vie, l'ovule humain, ce grain de matière imperceptible et amorphe, dénué de toutes propriétés de tissu, puisqu'il n'est pas même un tissu, commence à sentir, à se mouvoir, à se contracter avant même d'avoir de nerfs, ou de fibres contractiles; il se transforme suivant les lois de la *promorphose humaine* et se construit, selon ses forces et sa nature, les organes qui doivent lui servir d'instrument dans sa courte existence. Heureux si la force d'impulsion est vigoureuse, car ce qu'elle engendre vient vigoureux comme elle, avec tous ses défauts et toutes ses qualités. Les forces des races, des constitutions, des tempéraments, des idiosyncrasies, etc., se croisent dans la génération et forment des résultantes qui entraînent la matière, l'asservissent à des lois déterminées susceptibles de la modifier, de la corrompre ou de la purifier à volonté, susceptibles d'en faire l'enveloppe d'êtres vivaces ou débiles, nerveux, sanguins ou lymphatiques, d'hommes intelligents, moraux, ou d'être idiots et dégradés. Comme l'a dit Hippocrate (2) : « D'un phlegmatique, naît un phlegmatique; d'un bilieux, un bilieux; d'un phthisique, un phthisique. » Toute la médecine est là, et par cela même qu'un être vivant n'est qu'une résultante forte ou faible de deux puissances séminales confondues (3), la matière de cet être n'est plus qu'un effet de la force étrangère qui réside en elle, l'agite, la mène et la transforme en ce qui lui plaît jusqu'au cercueil, sauf les modifications qu'elle subit en tant que matière de la part d'une foule d'agents du monde extérieur. C'est ce qui fait que la médecine est une science particulière, spéciale, ayant

(1) Je désignerai ainsi la double influence du père et de la mère nécessaire à la procréation du nouvel être.

(2) Hippocrate, *Œuvres complètes*, trad. Littré. Paris, 1849, t. VI, p. 365.

(3) Cette résultante des impressions séminales confondues se révèle dans une foule de cas, notamment dans l'union de la race blanche avec la race noire. — Un blanc et une négresse font un *mulâtre*, moitié blanc et moitié noir. A la seconde génération, la mulâtresse et le blanc donnent un *quarteron*, ou quart de nègre et trois quarts de blanc, lequel en s'alliant avec une blanche produit un *octavon*, ayant un huitième de nègre et sept huitièmes de blanc, etc. Il en est de même dans les croisements féconds du chien et du loup ainsi que des mélanges qu'on essaye de faire avec les variétés d'une espèce.

Ainsi se forment les truites saumonées, car la couleur rose de la truite dépend de la fécondation par le saumon. Il est évident que le saumon à chair rouge a imprégné les œufs d'une substance qui donne aux petites truites une vitalité autre que celle qu'elles auraient eue par l'imprégnation d'une truite mâle, et il en résulte que ce ferment vital du saumon s'est dilué pour donner à sa descendance la couleur de son espèce.

en propre pour base des faits que n'expliquent les lois d'aucune science physique ou chimique; la médecine est la science de la vie dans l'homme; de son origine, de ses transformations, de ses dégradations et de ses rapports avec la matière brute et les lois physiques et chimiques de l'univers.

L'impression séminale ou générative est malheureusement la plus féconde des causes prédisposantes, morbifiques. Il est difficile d'échapper à son influence, et il a fallu tout l'aveuglement des matérialistes de la médecine pour en nier les effets. Elle se révèle à chaque instant autour de nous, chez l'homme ou sur les animaux, et ce qui se passe à l'état physiologique éclaire singulièrement la réalité des effets pathologiques. Les ouvrages anciens et ceux de Pujol (1), de Portal (2), de Ser-siron, de Piorry (3) et surtout celui de P. Lucas (4), qui renferment tout ce qu'il est intéressant de connaître dans cette question, ont mis hors de doute cette vérité qui est la base de la science de l'homme et de ses maladies.

I. Hérité normale.

De l'impression séminale ou générative dépend la promorphose organique des êtres, c'est-à-dire leur forme intérieure et extérieure. Celle-ci est la première qui tombe sous les sens; c'est aussi la plus facile à constater.

« Tous les animaux, dit Frédéric Cuvier, ont une très-grande ressemblance avec ceux qui leur ont donné la vie. » Chez l'homme, la ressemblance des enfants à leurs parents est quelquefois poussée à un point qui confond la pensée, et chez les jumeaux qui expriment la résultante d'une même impression générative, cette ressemblance est telle, qu'il est souvent impossible, même aux parents, de distinguer leurs enfants l'un de l'autre. La ressemblance est tantôt générale et tantôt bornée à quelques parties; chez l'homme, elle s'observe dans la tête, le tronc, les membres et jusque sur les ongles et les poils, mais il n'en est aucune où elle se retrouve plus clairement qu'au visage. La forme, l'expression, la couleur, la beauté, se transmettent comme des caractères distinctifs des races et même des familles lorsqu'elles peuvent s'allier entre elles. Cela est si vrai qu'il existait anciennement en Crète une loi qui ordonnait de faire un choix des jeunes gens de chaque génération les plus remarquables par la beauté des formes et de les obliger, même de force, au mariage pour propager leur type (5). Chose bien curieuse et qui atteste l'existence et l'influence de cette force promorphique qui joue un si grand rôle chez l'homme, la ressemblance n'apparaît pas toujours dès les premières années de la vie, mais plus tard et lorsque les enfants touchent à l'âge où les traits des parents offraient le même caractère. Quelquefois même cette ressemblance peut n'exister qu'un instant et ne faire que glisser sur les visages.

(1) Pujol, *Essais sur les maladies héréditaires*. Paris, 1790.

(2) Portal, *Considérations sur la nature et le traitement des maladies héréditaires ou de famille*. Paris, 1808.

(3) Piorry, *De l'hérédité dans les maladies*, thèse pour le professorat. Paris, 1840.

(4) Lucas, *Traité de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie*. Paris, 1847-1850, 2 vol. in-8.

(5) Alexandri ab Alexandro, *Genialium dierum libri sex*. Paris, 1570, lib. IV, cap. VIII, p. 195.

C'est ainsi qu'on a vu quelquefois les fils ressembler d'abord à leur mère, puis, par une sorte de métamorphose assez rapide, acquérir tous les caractères extérieurs de leur père.

Il y a des familles où l'on observe la transmission héréditaire d'un seul caractère extérieur qui sert de signe distinctif à la consanguinité. Ici c'est le nez aquilin, comme dans la famille des Bourbons; ailleurs le nez retroussé, de grosses lèvres, la saillie des mâchoires, l'allongement des dents chez les Anglais, le tablier des Hottentotes, le prolongement caudal du sacrum dans la tribu de Niams-Niams, constituant les *hommes à queue*, la couleur des cheveux et de la peau, les taches en fer de lance, les envies, etc., etc. Chez d'autres, c'est l'élévation de la taille. Piorry en a rapporté un exemple, et Surrennaud (1) cite le fait d'un homme de 6 pieds 6 pouces, pesant 462 livres anglaises, dont le père avait 6 pieds 3 pouces, la mère 6 pieds, et les frères ou sœurs une taille à peu près semblable. Dans certaines familles que j'ai connues, c'est la tête qui est constamment petite relativement au reste du corps, et ailleurs on voit une très-grosse tête sur un petit buste. Il en est de même de la finesse des mains et de la petitesse des pieds, signe recherché de distinction; de la longueur des jambes, de la largeur exagérée du bassin et des épaules, qui sont autant de modifications extérieures, transmissibles par l'impression générative. Tous les vices de conformation et les véritables monstruosités peuvent se transmettre par hérédité: le bec-de-lièvre, les déviations de la colonne vertébrale, l'hypospadias, l'albinisme, le développement incomplet d'un membre, l'absence de doigts ou de phalanges, l'absence d'ongles aux orteils, etc. M. Surrennaud a observé un exemple très-curieux de cette dernière anomalie: « Un jeune enfant que la mère ne croyait qu'à huit mois, bien que la marche du travail eût été très-régulière et très-rapide même, présentait toutes les apparences d'un enfant à terme, sauf les ongles des pieds, dont il n'existait pas de traces. La sage-femme, interrogée pour savoir si l'enfant avait chance de vivre et s'il était bien à terme, ne savait trop que répondre en voyant ce développement si incomplet des ongles, lorsque le père vint trancher la difficulté en montrant ses pieds, dont les quatre derniers orteils étaient presque complètement dépourvus d'ongles, et cela depuis sa naissance. *Gignuntur autem læsi ex læsis, claudî ex claudis*, etc. (2). »

D'abord c'était l'usage qui opérait de force le changement dans la configuration des parties; mais avec le temps, ce changement devient naturel et l'intervention de l'usage n'est plus nécessaire. En effet, la liqueur séminale provient de toutes les parties du corps, saine des parties saines, altérée des parties malades. Si donc, de parents chauves naissent généralement des enfants chauves, de parents aux yeux bleus, des enfants aux yeux bleus, de parents louches, des enfants louches, et ainsi du reste pour les autres variétés de la forme, où est l'empêchement qu'un *macrocéphale* n'engendre un *macrocéphale* (3)? » A part

(1) Surrennaud, thèse.

(2) Aristote, *Hist. des animaux*, liv. VII, chap. VI.

(3) Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux*, 114 (*Oeuvres complètes*, trad. Littré, Paris, 1840, t. II, p. 61).

cette théorie de l'hérédité qui vaut au moins autant que toutes les théories modernes, signalons ce fait peu connu et très-important de l'hérédité d'une *difformité acquise* déjà mentionné par Hippocrate.

A l'intérieur du corps se transmet également par hérédité la disposition des parties profondes, qui est si souvent la cause matérielle de la conformation extérieure. Rien de plus manifeste que l'influence des impressions génératives sur les anomalies de développement du système osseux, sur les proportions en tous sens du crâne, du thorax, du bassin, des membres, etc. Il y a des familles où l'on observe d'une manière constante une augmentation ou une diminution du nombre des vertèbres, des doigts et des dents. Tous les auteurs rapportent des exemples d'individus sexdigitaires de père en fils; les faits de diminution du nombre des doigts sont infiniment plus rares. En voici un très-curieux dont l'origine remonte au bisaïeul et qui est la conséquence d'une lésion traumatique. Il a été observé par H. Scoutetten (1).

OBSERVATION I. — *Difformités congénitales des pieds et des mains*. — Marguerite Frache est une femme âgée de quarante-sept ans: elle est blonde, sa santé est excellente: son père, d'une organisation robuste, portait des difformités identiques avec celles de sa fille, difformités que nous décrivons bientôt.

Le grand-père de cette femme était maçon, sa conformation était régulière; à l'âge de vingt-cinq ans, il fit une chute d'un échafaudage élevé, et en tombant il se fit de profondes blessures aux pieds et aux mains.

Son fils, Louis Frache, père de Marguerite, vint au monde avec un seul doigt à chaque main et deux orteils à chaque pied, le premier et le dernier. Cet homme était tisserand; on assure qu'il était un ouvrier habile.

Louis Frache a eu cinq enfants, trois garçons et deux filles; trois sont morts en bas âge, quatre étaient difformes; le cinquième, qui est l'aîné, est bien conformé; il a servi dans l'arme du génie, et il est actuellement aux vétérans. Cet homme s'est marié, et il n'a eu qu'un seul enfant bien conformé.

Le second des enfants de Louis Frache est Marguerite: elle s'est mariée au sieur François Einglemann, âgé de quarante-deux ans, né à Morhange, département de la Moselle. Cet homme est manoeuvre: il est bien conformé, s'est toujours bien porté; sa constitution est robuste, ses cheveux sont châains, sa taille est de 1 mètre 70 centimètres.

De ce mariage sont nés quatre enfants:

1° Louis Einglemann, âgé de dix-sept ans au moment où je recueillais l'observation: il est sain et bien conformé;

2° Christophe Einglemann, âgé de sept ans, difforme des pieds et des mains: les pieds n'ont que deux orteils, le gros et le petit; les mains n'ont que deux doigts, le médius et l'annulaire, à droite, le médius et l'annulaire sont réunis jusqu'à la hauteur de la première articulation avec la seconde, puis les extrémités des doigts divergent en se portant à droite et à gauche; les deux doigts de la main gauche sont intérieurement unis dans toute leur longueur.

3° Catherine Einglemann est âgée de cinq ans, elle est difforme des pieds et des mains; les pieds n'ont que deux orteils, le premier et le dernier: la main droite présente trois doigts, l'indicateur et le médius manquent complètement; la main gauche n'a que deux doigts, le pouce et l'auriculaire; sur la dernière phalange du pouce on voit une saillie indiquant un doigt surnuméraire avorté;

(1) Scoutetten, *Observations de difformités congénitales des pieds et des mains* (Bull. de l'Académie de médecine, 17 novembre 1857, t. XXII, p. 97).

4° Adèle Einglemann est une petite fille, faible, rachitique, hydrocéphale; elle est âgée de dix-huit mois; les pieds n'ont que deux orteils, le premier et le dernier.

La main droite a deux doigts et une phalange; le pouce et l'indicateur manquent complètement, l'annulaire n'a qu'une phalange réunie à la phalange voisine du doigt auriculaire qui est entier. La main gauche n'a que le doigt auriculaire et la première phalange du doigt indicateur.

Quant à la mère de ces enfants, Marguerite Frache, femme Einglemann, les pieds sont horriblement difformes, ils n'ont que deux orteils, courbés en dedans et présentant la disposition des serres du crabe; c'est en effet ainsi qu'agissent ces orteils, ils se meuvent horizontalement et pincent les objets avec force.

La main droite n'a qu'un doigt, l'indicateur; la main gauche en a deux, l'auriculaire et l'annulaire, qui sont réunis dans toute leur longueur.

En résumé, voici trois générations, le père, la fille et les enfants de cette dernière, qui, tous, présentent des difformités des pieds et des mains, dont l'origine paraît remonter au bisaïeul, qui, dans une chute, s'est blessé profondément aux pieds et aux mains. Et, parmi les faits singuliers qu'offre cette histoire, il faut encore remarquer que le fils aîné de Louis Frache était bien conformé et qu'il en était de même du fils aîné de Marguerite Einglemann.

Je terminerai en faisant remarquer de nouveau que les difformités que je viens de décrire présentent ce caractère spécial et exceptionnel qu'elles ont pour origine une lésion traumatique qui a déterminé des monstruosités qui se sont transmises héréditairement, conditions qu'il ne faut pas confondre avec les vices de conformation, notamment les hypospadias, les doigts surnuméraires, ou les maladies qui passent des parents aux enfants par une analogie naturelle d'organisation, mais qui ne reconnaissent en aucune manière un accident pour cause première.

Voici un autre exemple intéressant de la répétition d'un type anormal à travers six générations; mais ici, au lieu d'un vice par excès, il s'agit d'un vice par défaut (1).

OBSERVATION II. — *Défectuosités des doigts transmises pendant six générations*, par M. Draper Mackinder. — Appelé auprès d'une certaine dame pour examiner sa jeune fille, M. Mackinder, en présence de M. Smallman et de trois générations de la famille en question, put établir les faits suivants:

PREMIÈRE GÉNÉRATION. — *L'enfant*. — Les phalanges moyennes des huit doigts sont absentes, les dernières phalanges s'articulent avec les premières, et les doigts sont assez courts et ont une apparence pyramidale. Les ongles des deux petits doigts manquent, et celui de l'annulaire droit est abortif. Les orteils sont tous à peu près de la même longueur.

DEUXIÈME GÉNÉRATION. — *La mère*. — Les phalanges moyennes des huit doigts et tous les ongles manquent. Les premières phalanges sont articulées avec les dernières, qui sont beaucoup plus courtes qu'ordinairement et ont l'apparence qu'elles auraient après une amputation transversale sur le milieu de chaque troisième phalange. Le quatrième orteil de chaque pied n'a que la première phalange.

Cette femme est la plus jeune d'une famille composée de neuf membres, dont les sept plus âgés et leurs enfants sont bien conformés.

Le frère de cette femme, le huitième enfant de la famille, avait l'annulaire et les petits doigts de chaque main dépourvus des seconde et troisième phalanges et des

(1) Willis de Plumstead, *Lancet*, 5 septembre 1857, et *British medical Journal*, 10 octobre 1857.